

INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 2 heures du soir: 46, rue Maciel.
De 3 à 9 heures du soir rue Uruguay 10.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.

Téléphone «La Cooperativa» N° 329.

Imprimé en los talleres de la imp. LATINA, E.

COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU SOIR

Rédacteur en chef: J. G. Boron Dubard — Rédaction et Administration: 46 rue Maciel.

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campesina
Un mois	\$ 1.00	\$ 1.20
Trois mois	\$ 3.00	\$ 3.60
Six mois	\$ 5.50	\$ 6.60
Un an	\$ 10.00	\$ 12.00
Número du jour	\$ 0.04	
ancien	\$ 0.10	

Les abonnements partent du premier et du quinze de chaque mois.

Les réductions pour semestres et années ne portent que sur souscriptions payées d'avance.

Les enfants coupables

Une cérémonie intéressante a eu lieu, à la prison du boulevard Chave à l'occasion de l'inauguration du quartier réservé dans cet établissement pénitentiaire aux enfants coupables.

Cette cérémonie était présidée par M. Schrameck secrétaire général, et nous avons remarqué parmi les nombreux assistants et invités: M. Baret, président du conseil général; M. Thauriel, président de la commission départementale; M. Drogoul, bâtonnier de l'Ordre; M. Causseret, inspecteur d'académie; M. Vidal-Naquet, le dévoué président du comité des enfants traduits en justice; M. Baillet, directeur de la circonscription pénitentiaire; un grand nombre d'avocats membres du comité de défense; MM. Massot et Chervet, substituts du procureur de la République; MM. Gheerbrant et Aron, juges; M. Monliet, président du consistoire protestant, et Mmes. de Rossi, de Pleue, Pommer, etc., etc., dames patronesses de l'Œuvre du patronage des libérés.

Après quelques mots de bienvenue prononcés par M. Schrameck, secrétaire général, M. Vidal-Naquet a pris la parole et, dans un beau discours, a retracé l'œuvre de régénération et de sauvetage de l'enfance et les réformes qui ont été réalisées dans ce sens.

Après avoir rappelé la situation déplorable des enfants traduits en justice, autrefois, alors qu'ils étaient obligés de subir toutes les promiscuités morales et matérielles de la prison et de la geôle, M. Vidal-Naquet a montré qu'aujourd'hui l'enfant arrêté arrive à la prison tout seul et entre dans ce quartier réservé, dans cette galerie spéciale, qui sera pour lui l'école, l'atelier et le réfectoire; despéciaux lui sont réservés aussi pour ses récréations. M. Vidal-Naquet indique que c'est avec dessein que le comité a choisi le centenaire de Michelet pour inaugurer ce nouveau service consacré à l'enfant coupable. C'est Michelet, le grand historien du siècle, xixième, qui a écrit les pages les plus admirables sur l'enfant, sur la femme, la mère et la patrie; c'est lui qui a préparé les lois de protection de l'enfance.

«Et pour les petits enfants, écrivait Michelet, il faut que nous soyons tous pères et que nous leur ouvrons les bras, que l'école soit leur asile, un asile doux et généreux, qu'il y fasse bon pour eux, qu'ils y aillent d'eux-mêmes, qu'ils aiment autant et plus que la maison paternelle cette maison de la France. Si la mère ne peut le nourrir, si la mère le maltraite, si tu es nu, si tu as faim, viens mon fils, les portes sont toutes grandes ouvertes et la France est au seuil pour l'embrasser et le recevoir. Elle ne roagira jamais, cette grande mère, de reprendre pour toi les soins de la nourriture, elle te fera de sa main héroïque la soupe du soldat et si elle n'avait pas de quoi envelopper, rechauffer les membres engourdis, elle arracherait plutôt un pan de son drapreau.»

C'est pour cela que la prison pour l'enfant a été transformée en école.

Après avoir remercié tous les collaborateurs de l'œuvre, le conseil général, le conseil municipal qui ont accordé d'utiles subventions, M. Vidal-Naquet a rendu hommage au zèle des Dames patronesses qui donnent aux petits malheureux l'illusion des soins maternels.

M. Baret a remercié M. Vidal-Naquet de ses éloquentes paroles et lui-même, au nom de tous, a rendu hommage au zèle du Comité de défense et de son dévoué président.

M. Schrameck a profité de la circonstance pour remettre deux médailles du ministre de l'intérieur à deux serviteurs du service pénitentiaire: à M. Kieffer, gardien chef de la prison de Saint-Pierre, et à M. Amardel, gardien à la prison des Présentes.

Les invités ont ensuite visité les cellules des enfants, les préaux et assisté au dîner des pauvres petits qui participaient, eux aussi, à cette fête et se montraient très touchés des soins que les dames invitées et les membres du comité avaient pour eux. — A. P.

L'expansion du commerce

Nos compatriotes nous rendront cette justice que nous avons souvent répété que l'avenir est au pays d'Europe qui se sera donné le plus de peine pour s'assurer les marchés lointains.

Dans cet ordre d'idées, nous avons préconisé toutes les mesures, tous les moyens propres à assurer ce résultat à notre commerce français. Malheureusement, nous nous sommes trop souvent butés à cette force d'inertie, à cette paresse qui distinguent notre pays.

Un des moyens les plus sûrs, les plus topiques, ce sont les informations la victoire appartiendra toujours aux mieux informés, et il ne faut négliger dans cette branche aucun renseignement ni les faits les plus futiles en apparence. Les Allemands l'ont si bien compris que leur célèbre «Export-Hand-Adressbuch», qui est entre les mains de tous les commerçants, four-mille d'indications minutieuses et ca-

ractéristiques dans le genre de celles-ci, par exemple: «Les chinois sont habitués à préparer leur nourriture dans des vaisseaux de fer à parois très minces: le riz est vite cuit mais la casserole est brûlée en peu de temps, et il faut la remplacer souvent. Une maison anglaise, pour défrayer toute concurrence, expédia en Chine un lot de pots en fer plus épais, plus résistants et qu'elle livra à des prix très bas. Les chinois se laissèrent d'abord séduire et les pots de fer furent enlevés en moins de rien. Ce succès fut de brève durée, car la vente s'arrêta net au bout de quelques jours. La raison en était logique: le combustible coûte très cher en Chine, les casseroles anglaises étant plus fortes, le riz cuisait plus lentement et, en définitive, elles revenaient à un prix plus élevé que les anciens pots de fer, dans lesquels le riz était tout de suite cuit. Les chinois revinrent à leurs anciens ustensiles, d'un usage beaucoup plus économique.»

Le même «Export-Hand-Adressbuch» cite encore un fait plus amusant. Un négociant européen trouva très malin d'envoyer en Chine un lot de fers à cheval portant pour marque de fabrique un superbe dragon d'un effet irrésistible.

Quelle ne fut pas sa stupefaction en apprenant que les Chinois se débattaient avec colère de sa marchandise! Il ignorait que le dragon figure sur l'usson national du Céleste-Empire et que les Chinois considéraient que ce serait commettre un sacrilège que de permettre à un cheval de fouler sous ses sabots cet auguste emblème!

On raconte encore qu'un négociant anglais mit en vente sur le marché chinois d'admirables aiguilles, pouvant défrayer toutes les rivalités, et qu'il se creusa vainement la tête pour s'expliquer l'insuccès de sa marchandise. Il ignorait que le noir, en Chine, est un signe de deuil et est considéré par tous les Chinois comme une couleur funèbre. Les aiguilles anglaises étaient enroulées dans des étuis en papier noir, et les Chinois leur préféraient de grosses aiguilles d'autre provenance, vêtues de rouge ou de vert!

Méditons ce passage d'un rapport qu'un consul américain résidant en Allemagne a dernièrement envoyé à Washington: «Les progrès accomplis en Allemagne pendant ces dernières vingt années, laps de temps fort court pour un pays d'une aussi ancienne culture, sont vraiment incroyables! L'activité de ses «Export Vereine», l'énergie de ses agents, l'instruction acquise dans ses écoles, la ponctualité dans l'exécution des ordres commerciaux, l'habileté avec laquelle ils vont au-devant des desirs des autres nations en matières commerciales, tels sont les facteurs de ces rapides et sûrs progrès.»

Avis à nos négociants français!

Egypte

La navigation par Suez en 1897. — D'après les statistiques concernant le canal de Suez, la navigation en 1897 s'est chiffrée par 2,086 navires (3,409 en 1896), représentant un tonnage net de 7,859,373 tonnes (8,560,283 en 1896).

Le pavillon anglais supporte une large part de la diminution totale du transit et voit son tonnage baisser de près de 300,000 tonnes. Le pavillon allemand gagne, par contre, 52,000 t. Le pavillon français baisse de 13,000 t. Le pavillon néerlandais gagne un rang, quoique ne s'augmentant que de 2,000 t. C'est que le pavillon italien, dont l'augmentation de 1896 n'était due qu'à une cause temporaire (la guerre d'Abyssinie), perd en 1897 263,000 t. et tombe du 1^{er} au 8^e rang (chiffre inférieur encore de 17,000 t. à celui de 1895). Le pavillon austro-hongrois gagne 26,000 t. celui de la Russie 10,000 t., tandis que celui de l'Espagne en perd 45,000 t. Le pavillon japonais, dont les progrès avaient déjà été considérables en 1896, progresse encore de 84,000 t. en 1897, c'est-à-dire qu'il devient 4 fois plus fort.

Le pavillon norvégien s'augmente de 14,000 t., celui de la Turquie perd 36,000 t. et son tonnage n'est plus que le 18^e de celui de 1896. Les pavillons chinois, américain, danois et suédois, qui avaient disparu l'année précédente, reparaissent cette année. Le pavillon égyptien reste à peu près insignifiant. Le pavillon belge disparaît, tandis qu'on voit apparaître les pavillons siamois et mexicain. Enfin, le pavillon portugais arrive au dernier rang et perd les 29/30 de son chiffre.

La proportion par tonnage est la suivante: anglais 67,3 0/0; allemand, 10,8; français, 6,6; néerlandais, 4,8; austro-hongrois, 2,3; russe, 1,8; espagnol, 1,7; italien, 1,6; japonais, 1,4; etc. En comparant avec les chiffres de 1896, il y a diminution de 0,7 0/0 pour le pavillon anglais et augmentation de 1,4 pour le pavillon allemand, de 0,4 pour le pavillon français et de 0,1 pour le pavillon néerlandais.

Par rapport au tirant d'eau, 1,782 navires avaient 7 mètres ou au-dessous; 1,595 avaient un tirant supérieur à 7 mètres, et parmi ceux-ci 391 dépassaient 7 m. 50. Ce dernier chiffre, supérieur du 31 à 1896, indique une nouvelle progression dans le nombre des gros navires.

Le nombre des passagers, qui était de 308,241 en 1896, est tombé à 191,000 en 1897. Dans ce nombre, on compte 14,743 passagers spéciaux (pélerins, émigrants, transportés), 83,833 passagers civils et 92,639 militaires. C'est ce dernier chiffre surtout qui a beaucoup baissé, car il était de 198,520 en 1896. Parmi les militaires on compte 30,647 Anglais, 15,502 Français, 15,254 Russes, 11,789 Espagnols, 10,384 Italiens.

Les boîtes à cigares

Il entre dans la fabrication des boîtes à cigares trois sortes de bois: cèdre, placage de cèdre et imitation de cèdre, provenant de trois centres principaux: Cuba, Mexique et Amérique du Sud.

Le cèdre espagnol est considéré le meilleur parce qu'il conserve l'arôme du cigare; quelques fabricants prétendent même qu'il développe cet arôme, effet que l'on attribue à ce que l'arbre croît à Cuba dans les mêmes terrains que le tabac, par conséquent, une boîte de ce cèdre seul devrait servir de coffre à un cigare de la Havane.

Aucun cèdre des Etats-Unis n'est propre pour boîtes à cigares; celui de Floride a été essayé, mais sans succès.

Les événements actuels de Cuba rendent maintenant impossible l'obtention de cèdre espagnol à n'importe quel prix. Aussi, fait-on usage du cèdre du Mexique et de celui de l'Amérique du Sud, bien qu'ils n'aient, ni l'un ni l'autre, un aussi bon arôme et qu'ils contiennent parfois une sorte de gomme ou résine altérant souvent les étiquettes employées dans les boîtes.

A Tuxpam, (Mexique) une importante scierie dirigée par un des plus grands manufacturiers de l'Allemagne, M. P. H. Schmitt, a été construite dans le but de débiter le cèdre rouge pour la fabrication des boîtes à cigares; les machines, importées d'Allemagne, sont pourvues de tous les perfectionnements modernes. Cette scierie a une capacité de 4,000 tonnes de bois, et le cèdre rouge, d'excellente qualité qui croît en abondance autour de Tuxpam, est exporté depuis longtemps aux Etats-Unis. Ce bois est employé par tous les fabricants de cigares de Mexico; il est susceptible d'acquiescer un beau poli et est très odorant.

La valeur marchande du cèdre n'a guère varié depuis trente ans; néanmoins, le prix des boîtes a diminué de moitié; il tend cependant à augmenter à cause de la guerre cubaine.

Presque toutes les essences d'arbres peuvent servir à faire du placage de cèdre, mais son usage est moins répandu que le cèdre véritable. Beaucoup de fabricants l'emploient cependant pour la charpente des boîtes, et se servent de cèdre véritable pour le couvercle et le fond. Le prix de revient est ainsi meilleur marché et l'usage aussi bon. Ces boîtes servent à emballer les cigares de prix moyen.

L'imitation de cèdre se fait de bois de peuplier, d'orme ou de tilleul, auquel on donne l'aspect de cèdre espagnol, et l'emploi de ce cèdre d'imitation devient assez fréquent. On obtient les meilleurs résultats dans cette direction avec le bois de peuplier; le tilleul serait encore préférable si son odeur forte ne le rendait à peu près insupportable; quant à l'orme, il serait apprécié s'il n'était trop dur à travailler.

La haute province

LES BORDS DE L'UBAYE

LA STATION DE PRUNIERES. — EN DILIGENCE. — PAYSAGE DÉSOLÉ. — LE RETOUR DE LA VERDURE. — LES SOMMETS DE RIO-LAUS. — LES VILLAGES DE L'UBAYE ET DU LAUZET.

Si l'on se met en route et en frais pour visiter la vallée de la Queyras, pourquoi ne pas faire d'une pierre deux coups, c'est-à-dire excursionner aussi dans la curieuse vallée de Barcelonnette, autrement dite de l'Ubaye? Elles sont, en effet, voisines, presque parallèles; on y arrive par la même ligne de Veynes à Briançon. Pour la Queyras, nous l'avons dit, la voiture part de Guillaumes; pour Barcelonnette elle part de Prunières.

Prunières est une station qui comprend à peine deux cafés, un petit hôtel aux fenêtres basses, d'une gentillesse bien champêtre, ainsi qu'un bureau pour les messageries de Barcelonnette, où les voyageurs vont demander leur billet et s'inscrire avant de se mettre en route. On part d'ailleurs assez vite, à la descente presque du train, soit à 3 heures 9 de l'après-midi, soit à 8 h. 30 du soir.

De Prunières à Barcelonnette, 41 kilomètres; c'est une bonne étape pour laquelle on ne paie que trois francs par place. Au temps de la concurrence, le prix était descendu jusqu'à 1 fr. 50. C'était donné... Et la diligence de rouler, en emportant les gens et les choses les plus disparates, et la diligence de vous tasser, de vous bercer aussi, de vous faire

sauter à la manière d'une aigle qui amuse un bébé sur ses genoux. Ce qu'il faut le plus admirer de l'équipage c'est le cocher qui tient ses trois chevaux dans la main et, sur ses épaules, une pyramide branlante de bagages, sans compter une douzaine et demie de voyageurs collés à ses flancs ou à son dos. Le cocher remplit son office avec une indifférence souriante, une sécurité qui s'accroît en raison directe des dangers. Il est vrai que, en été, ces dangers sont purement imaginaires, car les montagnes à peu près solides de ces régions n'ont guère l'habitude de basculer avant le retour de l'hiver.

Durant les premiers kilomètres la diligence semble valser dans un nuage. Oh! un peu et même beaucoup de poussière irritée, ça n'a jamais effrayé un Méridional, un Marseillais surtout, habitué, depuis sa naissance, à ne voir arroser ses places et ses rues que les jours de pluie. Ce début de voyage décourage de suite ceux-là qui vont à Prunières pour se mettre au vert. Quelques maigres champs de blé, une ébauche de bois de sapins sur la gauche, et puis des collines brûlées, couleur de plomb, des collines incandescentes.

La Durance capricieusement se précipite dans cette splendide aridité. Sur son lit de cailloux et de limon pas le moindre flot de saules, pas le plus frêle panache de roseaux. Une cage de fer se distingue à bas, toute petite, qui ne tarde pas à se rapprocher. La diligence s'y emprisonne un instant, mais en sort bientôt pour quitter la Durance et pénétrer en flèche dans la vallée de l'Ubaye.

La monotonie du paysage ne s'est guère modifiée; les mêmes mamelons énormes bordent le chemin; sans un duvet d'herbe, se succédant en croupes de pachydermes, d'une teinte grise uniforme, accablés de soleil. On soupire après une brachette de feuillage, après le chant d'un oiseau sur une touffe de gazon: hélas! rien que ces collines monstrueuses formées de déjections volcaniques; rien que les flocs de l'Ubaye qui dorment sur un lit démesuré et étincelant. Un kilomètre encore dans cette désolante et c'est fini.

A quelque mille pas du village guerrier de Saint-Vincent, haut perché sur sa colline, voici qu'apparaissent de fines comètes d'or pâle. Ce sont les blés et les avoines qu'a mûris le soleil; les maigres moissons par carrés, par losanges, par caissons s'avancent, semblent marcher et descendre dans les plis de la vallée. Des arbres se dressent, des bosquets, des bois. Les prairies sont là, toutes fraîches. Oh! les jolies prairies, vertes d'une émeraude odorante, émaillée de fleurettes.

La rivière qui s'encaisse coule, à présent, avec un tapage de torrent. On sent monter du fond de la combe l'arme des campagnes; le décor peu à peu se transforme; les pentes des monts se creusent pour donner asile à des maisonsnettes sur des tapis veloutés. Les moissonneurs sont là qui abattent des épis, les couchent en gerbes. On va comme prendre en pitié ces champs qu'on croyait étroits, ces domaines qu'on attribuait à Petit-Poucet, lorsqu'on aperçoit qu'une vingtaine de travailleurs sont noyés dans chaque morceau de moisson vermeille.

Le décor est si majestueux, les montagnes si hautes, que les conquêtes de l'homme dans ce superbe désert, sur cet abîme d'eaux bondissantes, paraissent se réduire à rien du tout. Ce rien du tout nourrit des milliers d'énergiques travailleurs et de bêtes courageuses; la belle eau ne broie pas tout sur son passage et modifie en caresses sa fureur en maints endroits. Un bouquet de noyers émerge tout à coup du mystère ensoléillé; des maisons se groupent autour d'un clocher éclatant et pointu comme une pierre à aiguiser. C'est Ubaye, un coquet village qui veut s'appeler à bon droit même de la rivière à laquelle il doit ses pâturages, ses jardins ses étages de froment et quelques mauvais quarts d'heure aussi, à l'époque de la fonte des neiges.

Mais il s'agit bien de neige aujourd'hui que le soleil endiamante les cascades plongeant à gros bouillons dans la rivière ainsi que les légères ogives des ponts reliant les parois des monts taillés à grands coups de hache. Après Ubaye, la route pénètre dans un paysage qui s'élargit de plus en plus et présente sur sa route de fond une des plus belles architectures de montagne qu'on puisse voir. Ce sont les sommets de Riolaire dépouillés de leur capuchon de frimas, aveuglés de lumière, déshabités, dressés en tourterelles, affinis en aiguilles légères et inaccessibles. Ils dominent la vallée, semblent la clorre d'une infranchissable barrière de granit. Et toujours on les admire, jusqu'au delà du Lauzet, durant des kilomètres.

Le Lauzet est un village bien provençal avec ses formes aux volets, verts, ses murailles blanches, sa joyeuse place et ses cafés ombragés de tentes. Un petit lac d'un vert profond ajoute un charme aux charmes de ce pays où le touriste marseillais se sent de suite chez lui.

On retrouve, d'ailleurs, à peu près partout la Provence, dans cette région avenante et claire. On la reconnaît aux pantalons de velours des laborieux et des volturiers, aux tailles rouges dont se ceinturent les jeunes gens, aux blouses bleues nacrées de

boutons des propriétaires en course et jusqu'aux derniers bouquets de lavande qui donnent à ce sauvage et puis-sant décor le parfum du terroir marseillais.

FIZARD RUGIER.

Le vie drole

NOUVEAU TRAITEMENT DU VER SOLITAIRE

An risque de passer pour un cosmopolite de bas étage, pour un sans-patrie, pour un Ganneloz, je vais publier ici la lettre d'un Allemand.

En certains cas, la voix de l'humanité doit couvrir toute autre clameur même celle de notre chère nation. N'est-ce point votre avis?

Et puis, il s'agit de médecine, question qui, tell'art, ne comporte point de frontières.

Voici le principal fragment de la lettre en question de mon Bavarois. On voudra bien en excuser les légères incorrections grammaticales.

«Je voulais vous voir à mon passage dans Paris, mais le temps manque et je vous écris ce billet pour vous faire savoir le moyen qu'un de mes amis, qui est un médecin à Anspach, vient de trouver pour débarrasser ses malades du ver solitaire, si ils l'ont.

«Mon intention avait été de l'envoyer à ma revue de médecin de Paris, si j'aurais écrit français mieux et comme un médecin ici.

«Comme on m'a dit que vous êtes très influent, peut-être vous pourriez le publier, ce serait un bon service à rendre pour l'humanité.

«Donc, Herr, professeur Ruhlmann, mon ami à chez lui un gros ver solitaire qu'il est en train d'habituer.

«Si un malade en a dans le corps, il ordonne une sévère diète pendant quatorze jours.

«Le ver du malade dépérit, il n'a plus bientôt aucune force.

«Alors H. prof. Ruhlmann fait avaler au malade le gros sien, la tête en avant, mais pas tout entier, car il garde la queue dans sa main.

«Le gros rencontre l'autre qui est très faible, il se bat avec lui et le mange.

Puis, H. prof. Ruhlmann le retire doucement en arrière et le malade est débarrassé.

«A la vérité, ce système a réussi mal au premier essai, parce que le gros s'est fixé dans l'intestin du malade et il n'a plus voulu sortir, le pauvre homme a fallu le garder complètement, de sorte que il en a deux maintenant.

«Mais c'était sans doute que le gros n'avait encore aucune habitude de ce qu'il devait faire et H. professeur Ruhlmann fera un nouveau essai bientôt.

» Je vous ferai connaître le résultat.

..... Je ne sais pas au juste ce que pensera l'Académie de Médecine de ce bien curieux procédé, mais je crois être l'interprète de tous nos lecteurs en remerciant Herr professeur Gold (de Munich) de son intéressante communication.

ALPHONSE ALLAIS.

Une grève au XVI siècle

Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Voici qu'au congrès des sociétés savantes qui se tient en ce moment à la Sorbonne un professeur de l'Université de Clermont, M. Hauser, vient d'exhumer les souvenirs d'une grande grève, qui se produisit de 1539 à 1542.

Ce furent les ouvriers de l'imprimerie parisienne et lyonnaise qui firent les frais de cette levée de bouilliers.

Les compagnons ne cessèrent de protester contre le droit reconnu aux maîtres d'avoir un nombre illimité d'apprentis.

De nombreux procès dans lesquels la ville de Lyon soutenait les maîtres finirent par cette querelle. En 1571, les consuls de Lyon et l'Université de Paris demandant au roi un nouveau règlement sur l'imprimerie. Celui-ci est donné en mai 1571 par l'édit de Gaillon qui confirmait les édits de François I^{er} et interdisait une fois de plus aux ouvriers de se coaliser.

Le roi supprima le «salaire nourrit» pour ne laisser subsister que le «salaire argent». Les ouvriers protestèrent contre cet édit par un factum très violent, véritable acte d'accusation contre le capitalisme du XVI^e siècle. Dans ce factum, les patrons sont dénoncés comme des exploitateurs s'enrichissant «de la sueur» de ceux qui les font vivre par leur travail; les compagnons ne veulent plus être traités comme «des esclaves et des forçats».

Les maîtres répondirent par un mémoire dans lequel ils affirmèrent que la majorité des ouvriers était terrorisée par quelques meneurs.

Quoi qu'il en soit, le roi finit par donner, dans une certaine mesure, gain de cause aux compagnons par sa déclaration de 1572.

Il décida, notamment, qu'il n'y aurait plus, désormais, que deux apprentis par presse et que l'apprentissage du «trait» durât trois ans.

C'est à partir de ce moment que l'im-

Réflexions

L'amitié est comme une plante précieuse croissant dans les champs de l'existence et dont les avantages et les douceurs en sont comme les fleurs et les fruits. Mais il y a des épines aussi à cette plante, des épines bien aigües et bien sanglantes quelquefois.

Ce qu'il faut le tourment de l'amitié, c'est l'absence.

Les absents sont des morts dit un proverbe anglais. Oui, mais avant d'en arriver à cette mort de l'absence, dans l'amitié, quand elle a été vive et sincère, il faut beaucoup souffrir. Quelle triste vie! souffrir si on aime souffrir si on n'aime plus. Toujours souffrir.

Celui que nous aimons s'en va; il est parti. Où est-il maintenant? Que fait-il? Est-il heureux ou malheureux? Nous ne le savons pas! et cette ignorance devient à certaines heures, un horrible tourment pour le cœur. L'incertitude est le pire des tourments pour les âmes vives et tendres, parce que permettant de tout supposer elle permet de tout craindre.

L'absence diminue les passions médiocres mais elle augmente les grandes et alors, elle fait énormément souffrir.

Pour juger des tourments dans une vive amitié, il n'y a qu'à se rappeler les douceurs dont on avait joui d'abord dans son intimité, et c'est bien avec raison que Dante a dit: Il n'y a pas de plus grande douleur que de se souvenir pendant l'absence, des jours les plus heureux de sa vie...

TENCINE.

Le plat de lentilles

«Nil novi sub sole», fit doncement Raymond... il n'est vieux miracle qui ne reparaisse, vieille légende qui ne se réalise! Chaque jour Circé transforme les héros en bêtes, François de Rimini recommence la lecture périlleuse, Hercule file aux pieds d'Omphale, Gygès se promène invisible et Rama quitte le trône pour la forêt épouvantable. Il n'est que de savoir distinguer le vêtement trompeur de ces légendes. Pour moi, j'ai vu naître le bonheur sous les auspices d'un ancien récit des patriarches: Esaü mo vendit sa part d'héritage pour un plat de lentilles, et l'histoire se passa sous le même soleil qui luit sur la beauté de Rachel, de Tamar, de Rebecca et de l'ingénieuse Sarah.

Je voyageais en Palestine, et pour plus de sûreté, ma petite caravane s'était jointe à une autre qui suivait le même chemin. Celle-ci conduisait une douzaine d'Anglo-Saxons, parmi les quels deux fiancés. Le jeune homme, géant taciturne aux yeux de glace bleue, couvert d'un duvet blanchâtre sur le col, les mains, les joues, — les cheveux couleur de papier à chandelle, les dents d'un chien Saint-Bernard, les épaules à porter un taureau, — se distinguait encore par un des plus fauves appétits qu'il m'ait été donné de voir chez un animal de notre espèce.

Dès le matin, il avala, une poule avec une tasse de café, et au repas du soir ce lui était un jeu d'engouffrer une éclanche et un gigot de mouton, sept ou huit livres de riz et des jarres de pâtes. Pour la jeune fille, c'était un de ces délicats prodiges comme il s'en fait dans le monde anglo-saxon polymorphe avec des cotonnades, des moules sans pattes, des jambons d'York, du porter et des Yorkshire puddings. Une espèce de lumière condensée lui servait de chevelure; ses yeux réunissaient toutes les lueurs des mers au soleil et des fleuves diaphanes; son teint semblait fait de nuages blancs et de pétales de camélia; et ses gestes rappelaient à l'instant toutes les herbes gracieuses, les arbres flexibles, les antilopes craintives et les oiseaux de Vénus.

Il n'y avait point d'autre ressource que d'en tomber amoureux, et je n'y faillis point. Le désert emplît cet amour de son immensité. Par les nuits pénétrantes d'astres, tandis qu'il s'élevait les mêmes haleines odoriférantes qui faisaient palpiter le cœur farouche du roi Daoud, l'image de Miss Corisandro s'enveloppa d'univers. Les siècles semblaient arrêtés sur elle. La hache de la lune à ses quartiers, ou songeant de cristal jaune, jetait une lumière de miracle sur le teate noire de l'aimée.

Ruth et Absah la Sennamite, Bath Scobah et la Pharaonne épouse de Schelomo erraient sur les collines d'oliviers et sur les plaines pensive. Elles assemblaient l'antique histoire de l'homme et de la femme autour du sommeil de cette petite Anglo venue des terres épaisses du fin du monde, terres dont la simple vision eût fait tressaillir d'horreur le savant Mosché et dépassé pour Ezéchiel toute l'épouvante de ses prophéties.

(A suivre).

(à suivre).